Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande

Band: 28 (1890)

Heft: 28

Artikel: [Nouvelles diverses]

Autor: [s.n.]

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191772

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Il en résulte qu'il est suffisamment facile aux malfaiteurs de pénétrer la nuit dans les maisons et plus facile encore d'en sortir une fois leur coup fait. Il leur suffit de crier d'une voix ferme: « Cordon, s'il vous plaît », ou tout au plus de jeter un nom en passant devant la loge.

Il n'en est pas de même à Madrid, où personne ne peut sortir sans l'intervention du sereno qui est chargé d'ouvrir la porte, qui connaît tous ses locataires et qui, dès qu'il voit une personne suspecte, redouble de vigilance et s'assure que tout est régulier.

(Petit Parisien.)

Un souvenir de 1815.

Nos lecteurs se souviennent que, dans le courant du mois dernier, nous avons publié deux ou trois correspondances relatives à l'origine de la famille Tauxe. A cette occasion, un des descendants de cette ancienne famille nous avait comnuniqué les lignes suivantes rappelant in curieux épisode du passage des roupes alliées sur notre territoire, en 1815:

- « Enfant, j'avais le privilège de passer mes vacances chez mon grand-père, qui habitait un chalet isolé au bord de la forêt, un peu au-dessus des Salines de Bex, non loin de l'Avençon. Après les durs travaux de la journée et le repas du soir, il avait l'habitude d'aller fumer sa pipe sur le banc adossé au chalet. l'étais bien vite entre ses genoux, et il avait qu'il ne serait pas tranquille avant u'il m'eût raconté encore une fois son listoire. Son histoire, pour moi, c'était telle de toute l'époque troublée du commencement du siècle. J'aurais passé la mit à l'écouter, et ce n'était pas moi, e vous l'assure, qui proposait de renettre au lendemain la suite de son écit. Mais il l'interrompait pour me ire:
- Allons nous coucher, mon enfant; est l'heure. Ecoute, la chouette huhule ijà par le bois, et puis, tu vas avoir vid. Il cherchait à m'éloigner de lui our pouvoir se lever; mais, pressant es genoux de plus en plus fort, je lui isais d'un ton suppliant:
- Oh! encore un petit moment! Et si je le voyais résolu à lever la ance, je m'empressais d'ajouter:
- Eh bien? plus que celle de l'Autrihien et puis ce sera tout! Je savais
 u'il ne résistait jamais à cette prière.
 C'est qu'elle lui rappelait des souveirs très personnels, cette histoire de
 Autrichien. Aussi, tandis qu'il rallulait sa pipe, je voyais passer sur ses
 vres un fin sourire qui semblait me
 ire: « Ah! petit malicieux, tu as su
 ouver ma corde sensible! » Et il remmençait le récit de cette aventure
 ue vous me permettrez de vous raconr brièvement à mon tour, en laissant
 côté bien des détails que je n'ai pas

ubliés après plus de vingt ans.

« C'était en 1815. Les Autrichiens venaient de pénétrer dans le Valais par le Simplon. Une partie de cette armée se répandit sur les rives vaudoises du Léman, tandis que l'autre allait livrer un combat à Meillerie, puis, par Thonon et Genève, se diriger du côté de Nyon pour donner un dernier assaut aux Français, à St-Cergues.

Comme toutes les troupes en campagne, celle-ci avait laissé derrière elle des traînards, des éclopés. Beaucoup s'étaient (pour me servir de l'expression de mon grand-père), « riblés les talons en passant le Simplon. »

Arrivés à St-Maurice, ceux de ces traînards appartenant à l'armée qui devait se battre à Meillerie, avaient ordre d'aller rejoindre leurs compagnies respectives à Nyon en passant par le canton de Vaud, mais plusieurs avaient les pieds dans un état tel qu'ils ne pouvaient plus marcher.

C'était en juin, il faisait très chaud et la route était encore longue. On prit le parti de réquisitionner des chars dans la contrée pour transporter ces demiinvalides. Bex put fournir le nombre de chars qu'on lui réclamait, mais il lui manquait un conducteur. Les hommes, à ce moment surtout, n'étaient pas nombreux au village.

A cette époque, on aurait pu appliquer à mon grand-père ces jolis vers de Paul Déroulède, écrits après les désastres de 1870, et qui peignent les petits Turcos:

> C'était un enfant, Dix-sept ans à peine, De beaux cheveux blonds Et de grands yeux bleus.

Mais il n'était pas petit, car quelques années plus tard il se trouvait dans le premier rang du contingent des grenadiers du Grand-District. Il était déjà aussi robuste et vigoureux qu'on l'est à vingt ans.

Les chars étaient devant l'auberge de l'Union prêts à partir; les gens du village regardaient, tout en donnant leur avis au membre de l'autorité chargé d'organiser l'expédition. Celui-ci, apercevant mon grand-père, lui dit:

- Irais-tu, toi, Jacob?...
- Oh! tout de même! si ma mère permet, pourquoi pas? avait il répondu. Et la mère ayant permis, il était parti.

Le voyage allait toucher à sa fin. Il s'était accompli jusque-là sans incident. Les Autrichiens, heureux d'être délivrés du sac et du fusil, et surtout de ne plus endurer le frottement de leurs chaussures, charmés de rouler à char à travers un si beau pays et probablement aussi émus par quelques verres de ce bon petit blanc piqués au passage, devaient avoir l'air, à ce que je me figure, de revenir d'une course militaire organisée par la Société fédérale des sous-

officiers. Oh! pas plus malheureux que ça.

Mais voici qu'à un endroit la route devient mauvaise, la pente à gravir un peu roide. Les chevaux fatigués ne peuvent plus avancer.

Mon grand-père ayant remarqué qu'à cet endroit plusieurs soldats étaient descendus des chars qui étaient en avant, arrêta le sien, sauta à terre, pendit son fouet au collier d'un des chevaux, et, s'avançant vers les soldats les plus valides, leur fit signe de suivre son exemple.

Mon grand-père ne savait pas l'allemand, mais il comprit bien vite que ses gens ne l'entendaient pas de cette oreille. L'un d'eux se distinguait de ses compagnons par ses gestes négatifs. Debout sur le char, il s'était fait le chef de la résistance, empêchant ceux qui auraient voulu se conformer au désir du jeune conducteur de se lever. Aussi la pantomime devint-elle de plus en plus vive entre lui et mon grand-père. Il y eut échange de gestes menaçants, et finalement l'Autrichien sauta du char et dégaina pour en frapper le jeune homme. Celui-ci voyant avec qui il avait à faire et n'ayant plus même son fouet dans les mains pour se défendre, ne fit qu'un saut en arrière, saisit vivement une pierre, et d'un bras nerveux, il lança le projectile à son agresseur, qui le reçut à la tête. L'Autrichien tomba, perdit connaissance et devint livide. Cette scène s'était passée en un clin d'œil.

Presque tous les autres descendirent du char, entourèrent leur compagnon et, voyant qu'il ne pouvait se relever, le prirent et le placèrent dans le fond du véhicule. Ils firent à pied le reste du chemin, et sans mot dire, comprenant sans doute que leur compagnon n'avait eu que ce qu'il méritait.

Arrivé à destination, on soigna le blessé, mais vainement. Il ne tarda pas à expirer.

Le jeune conducteur raconta ce qui s'était passé aux autres conducteurs, puis aux autorités de Nyon. Comme celles-ci étaient peu sympathiques aux ennemis de Napoléon, on félicita plu-tôt le jeune pâtre de son courage, et il put rentrer chez lui avec ses camarades.»

E. TAUXE.

L'inauguration de la statue de Pestalozzi, à laquelle nous n'avons pas eu le plaisir d'assister, a été malheureusement contrariée par un temps déplorable, que tout le monde a regretté. La ville d'Yverdon qui, à cette occasion, s'était surpassée en patriotisme et en dévouement, méritait mieux.

Néanmoins, à côté des tristes déceptions causées par un tel contre-temps, il n'était guère possible qu'il ne se produisît pas, au sein de cette foule inondée par des averses continuelles, quelques incidents comiques, témoin le récit humoristique de notre collaborateur, Monsieur Dénéréaz.

La féta dè l'estatua et la câra dè pliodze.

Ye pliào, ye pliào, ma mïa, Relâiva tè gredons; Sauvein no à la chotta, Ramassa tè mutons.

Vouaiquie la vretablia fin dè la cantata que l'ont tsantà à Yverdon deçando passà; kà l'est cein que l'ont ti fé, quand bin n'étài pas notà ein musiqua.

Vo sédè quoui l'est, Pestalodzi! Lè papâi ein ont tant parlà stào derrài teimps, que n'é pas fauta dè vo z'ein derè bin mè; mà cé citoyein est la causa que tant dè dzeins ont étà vouinnà et dépoureints coumeint dài renaillès, que vu vo marquà dou mots, rappoo à la féta dè l'estatua.

Stu Pestalodzi étâi on ami dâi pourro. Sè peinsâvè que se poivè bailli dè la cabosse à clliâo que n'avont min dè courtena, cein vaudrâi tot atant por leu, et po cein, sè fe régent, quand bin n'étâi pas brévetà. Mâ l'étâi on tot fin po âovri la comprenetta âi petits bouébo, et se ne lâo fasâi pas tant appreindrè, lâo fasâi compreindrè; assebin, à la vesita, cein alâvè gros bin.

Quand fut nommà à Yverdon, ye rappertsà ti lè petits pourro po férè l'écoula; mâ ein après, lè syndiquo, lè z'assesseu, lè dzudzo, lè grands conseillers, et mémameint pas mau dè ristous lâi démandiront dè preindrè lào z'einfants po lè z'éduquà, kâ lè z'autro régents, sein lè méprisi, lâi montâvont pas à la grelhie.

Mà cé bravo Pestalodzi est z'u moo; et 60 ans après sa moo, on a trovâ que l'étâi 'na brava dzein, et po lo recompeinsâ, on a décidâ dé lâi férè on estatua, et l'est la féta dè cll'estatua que l'ont fé deçando passà pè Yverdon.

Quand bin lo teimps bargagnivé on pou lo matin, mè su tot parâi décidâ dè lâi allâ, kâ on avâi de que lo président dè la Confédérachon lâi volliâvè étrè avoué on collégue, et noutron Conset d'Etat assebin, avoué 'na binda d'hommo hiaut pliaci, et mè su peinsâ que vaillessâi bin la peina dè sè remoâ po tot cein vairè.

Su don z'u preindre lo tsemin de fai; mâ quand ne sein arrevâ à Yverdon, fasâi 'na rolhie dâo tonaire, que mè su dépatsi de traci po m'achotta dézo la cantina; mâ quand y'é volliu lâi mè einfatâ, harte-là! dou z'espèces de chasseu à tsévau, à pî, qu'aviont met lo casque, m'ont barrâ la porta et m'ont de que po eintra, faillai onna cocarda su lo revai de la veste, et lo grand tsapé de coumenïon. Coumeint n'été pas à l'uniformo, y'é du restâ défrou; et y'é tot parâi vu tot cé bio mondo. Te possiblio quinna

ribandée dè grands tsapès! C'étai onco pî qu'à l'assermeintachon. Sè sont ti met à fifâ et à rupâ, et mè, que n'avé rein tsaud dézo mon parapliodze, su z'u medzi mon pan et mon sàocesson à l'Etiusson, tsi lo conseiller, ein bévesseint trâi déci, et lâi su restâ tant qu'à trâi z'hàorès et demi dè la véprâo, qu'on avài de que la féta dè l'estatua dévessâi coumeinci, découtè l'Eglise.

Ao picolon dè la demi, mè su trovâ quie. Y'avâi dza onna masse dè dzeins ein défrou dâo riond, et on moué dè bravo petits bouébo et bouébettès avoué on troupé dè galézès damuzallès que dévessont tsantà, sè trovâvont su onna granta galéri dâo coté dè la mâison dè coumouna. Lè clliotsès ont coumenci à senâ; on a oïu lè tambou et la musiqua, et tota la beinda dè la cantina est arrevâïe, que sè son ti met dein lo riond. Quand l'ont ti étà quie, la musiqua ein a djuï iena, l'ont teri on coup dè canon, et l'ont déguelhi on rideau vert que gravâvè dè vairè l'estatua, et tot lo mondo a crià bravo et a tapâ dâi mans, et mè assebin. Après cein, lâi a z'u trâi bio discou et cllia bougressa dè pliodze a recoumeinci, kâ chottâvè du trâi z'hâo-

Adon l'ont coumeinci la cantata, qu'a étà fète pè on Ste-Cri, Monsu Dzeroud, et ma fâi cein étài rudo bio. On arâi de que cllia galéri iô étiont clliâo jeunesses que tsantavont, étâi 'na dzéba plienna dè ransignolets et dè quinsons, tant c'étâi galé; mâ quand l'ein ont z'u de on bet, cllia pesta dè pliodze à redroblià: lè d'étâi dâi tâi ont coumeinci à colâ coumeint dâi golettès. Lè dzeins et cllião que tsantavont tegnont adé fermo quie. Por mè, y'été dein on niô, tant cougni, que ne poivo pas âovri mon parapliodze, et ni m'einsauvâ. Lo parapliodze de 'na pernetta qu'étâi dévant mè, mè degottâvè à fi su lo naz; on autro mè colâvè avau lo cotson, et dâi dou cotés seimbliavè qu'on mè dziclliâvè avouè dâi pompès à fû. Enfin lè niolans crâivont tot dè bon et vaitsé on vretablio déludzo. Adon tot lo mondo sè dépatsè dè décampa. Clliâo que sont proutso dâi chanteu, sè fourront dézo la galéri; mâ lâi pliâo bintout atant què défrou, et lè chanteu traçont; lè conseillers fédéraux sè tsampont dein on colidoo; lo Conset d'Etat s'einfatè dein onna pinta, et ti lè z'autro vont iô pâovont. Lè gredons dâi damès s'alliettont contrè lao tsambès; lè grands tsapès sont tot refregnus; clliào dè paille sont tot biscornus. Enfin quiet! c'est 'na calamitâ! Lè musiciens sè sauvont assebin. Lo gros bombardon avâi âo mein dix litres et demi dè pliodze dein se n'instrumeint, et ein lo vouedeint, l'a risquâ dè niyi dou municipaux dè Treycovagnès. Enfin, âo bet d'on momeint n'eut pe nion su la pliace, et cllia féte qu'arâi étâ tant galèze sein cllia tsaravouta dè pliodze, a fini asse trista meint què la campagne dè Russie.

Recettes.

Tarte aux cerises. - Mettez sur la table 150 grammes de farine; faites un trou au milieu; ajoutez 40 grammes de beurre, 40 grammes de sucre en poudre, un jaune d'œuf, deux petites cuillerées d'eau; délayez le tout, formez-en une boule, laissez reposer une heure. - Beurrez un plafond et un cercle à tourtière, mettez le cercle sur le plafond, abaissez la pâte à 3 millimè tres d'épaisseur, garnissez le cercle, coupe ce qui dépasse. - Ayez des cerises, ôtez le queues et les noyaux, rangez-les dans la tarte un peu serrées. — Lorsqu'elle es pleine, ajoutez deux fortes cuillerées de sucre en poudre bien dispersé, poussez au four, environ vingt minutes de cuisson: ôtez le cercle, laissez refroidir.

Solution du problème de samedi

En 7 jours, l'escargot fait 700 mètres, e quand il aura fait d'abord 300 mètres le hui tième jour, le kilomètre sera complet. - Une réponse juste. - La prime est échue M. Jules Bastian, à Lutry.

On a une croix ainsi disposée et formée de 6 jetons :

Comment faut-il les arranger pour qu'il en ait quatre dans chaque bande?...

Prime: Une bagatelle.

La livraison de juillet de la Bibliothèque un verselle contient: Le Canada et son avenir, pa V. de Floriant. — L'étincelle. Nouvelle, pa T. Combe. — Tyrtée. Histoire et légende, pa G. Attinger. — Foires et déballages, pa Ed. Lullin. — La Nouvelle-Guinée, par Henr Jacottet. — Le joueur de zither. Nouvelle par M. J. Menos. — Chroniques parisienne allemande, anglaise, suisse, politique, et Bureaux: place de la Louve, Lausanne.

L. MONNET.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes. Encaissement de coupons. Recouvrements.

J'offre net de frais les lots suivants: Ville de Fribourg à fr. 12,75. — Canton de Fribourg à fr. 2.75. — Canton de Fribourg à fr. 2. — Communes fribourgeoises 3 % différé à fr. 42. — Canton de Genève 3 % å fr. 101. — Principaut de Serbie 3 % à fr. 81. — Bari, à fr. 70. — Barlett à fr. 42. . — Wellan 1861, à fr. 42. — Venise, à fr. 22. — Ch. BORNAND, Success.de J. Guilloud, 4, rue Pépinet, LAUSANNE

DÉPOT OFFICIEL

de PAPIER TIMBRÉ et de CARTES A JOUER, à la

PAPETERIE MONNET Rue Pépinet, 3.

LAUSANNE. - IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.